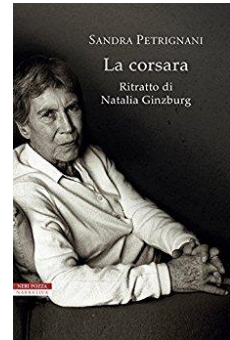


PETRIGNANI Sandra, *La corsara*, (Neri Pozza, 2018, 460 p.)

Après plusieurs récits et romans, après une biographie romancée consacrée à Duras, *Marguerite* (2014), Sandra Petriagnani nous offre avec *La Corsara* un magnifique portrait de Natalia Ginzburg, la célèbre écrivaine dont la vie est étroitement liée à l'histoire et à la culture du XX^{ème} siècle italien. Pas de romance dans cette biographie mais un souci constant de la vérité chère à Natalia Ginzburg, une vérité que Sandra Petriagnani débusque en des approches variées et passionnantes.



La biographe entraîne ainsi son lecteur dans les lieux de Natalia, de Palerme où elle est née en 1916 à Rome où elle est morte en 1991, en passant par Turin, grand centre intellectuel où elle a passé une grande partie de sa jeunesse, sans oublier les Abruzzes liées aux années d'exil aux côtés de son premier mari, Leone Ginzburg, le résistant antifasciste. Les lieux, ce sont les maisons bien sûr, mais aussi les rues (*La strada che va in città*), les fenêtres (celles de Calvino qui lui font face à Rome), les quartiers, pour finir les cimetières avec leurs pierres tombales et leurs inscriptions : le cimetière du Verano où elle repose avec son second mari, Gabriele Baldini et leur fille handicapée, Susanna, le cimetière juif où gît Leone Ginzburg, « *uomo sereno e giusto che all'ideale di un'umanità migliore voto' se stesso fino al sacrificio estremo* », mort en '44 dans la prison de Regina Coeli. Sandra Petriagnani excelle à faire parler les lieux.

Les autres approches sont plus traditionnelles mais tout aussi minutieuses : archives, interviews, lecture scrupuleuse des œuvres, mises en regard d'univers symétriques ou opposés, avec Elsa Morante en particulier, la grande amie capricieuse, selon elle « le plus grand écrivain contemporain », confrontations avec la critique. Dans ce domaine les références sont nombreuses mais c'est la figure de Cesare Garboli, l'ami, qui domine et vient enrichir le propos et éclairer d'un sourire le visage plutôt austère qu'offrent les photos, photos d'une vie que la souffrance n'a pas épargnée.

Ce travail d'enquête débouche sur un portrait infiniment riche, portrait d'une femme écrivain à l'écriture sobre qui sait signifier beaucoup en disant peu, qui puise ses thèmes dans la vie quotidienne, la famille, l'autobiographie, toujours en quête d'une vérité qui reflète l'époque et la vie, dotée surtout d'une conscience morale jamais démentie qui s'exprime aussi dans l'écriture journalistique : elle publie dans *Il Mondo*, *Il Corriere*, *La Stampa*, participant ainsi aux grands débats culturels et politiques. Elle sera aussi élue députée en 1983.

Natalia Ginzburg a aussi été traductrice : très jeune elle traduit Proust (*La strada di Swann*), Flaubert ensuite (*La signora Bovary*), Maupassant (l'auteur préféré de Leone dont elle traduit *Une Vie* juste avant de mourir). Mais la vie de Natalia Ginzburg est surtout indissociable de la maison d'édition Einaudi, fondée en 1933, dont elle est un des piliers. Seule femme aux côtés d'hommes forts et fragiles, le Divo Giulio, Pavese, Leone Ginzburg, elle a conquis ce titre de *corsaire* qui évoque aussi Pasolini.

Pour le plus grand bonheur du lecteur, Sandra Petriagnani redonne vie à ces grandes figures du XX^{ème} siècle italien qui « cherchaient la culture, l'utopie, la vie, qui cherchaient pour chercher » (Beppe Orefice). Lire *La Corsara* c'est se promener aux côtés de Pavese, d'Elsa Morante, de Moravia, Fellini, Rosetta Loy et bien sûr Garboli, Calvino, Berlinguer et tous ceux qu'un index très complet rappelle à la fin d'un livre si documenté qu'il préserve, paradoxalement, le mystère de celle qu'on appelait Natalia, Nat ou Nata mais qui reste la Ginzburg que le lecteur de ce portrait a hâte de retrouver dans ses livres.

PETRIGNANI SANDRA, *La Corsara*, Neri Pozza ed., 2018

Après plusieurs récits et romans, après une biographie romancée consacrée à Duras, *Marguerite* (2014), Sandra Petrignani nous offre avec *La Corsara* un magnifique portrait de Natalia Ginzburg, la célèbre écrivaine dont la vie est étroitement liée à l'histoire et à la culture du XXème siècle italien.

Pas de romance dans cette biographie mais un souci constant de la vérité chère à Natalia Ginzburg p. 426, une vérité que Sandra Petrignani débusque en des approches variées et passionnantes.

La biographe entraîne ainsi son lecteur dans les lieux de Natalia, de Palerme où elle est née en 1916 à Rome où elle est morte en 1991, en passant par Turin, grand centre intellectuel où elle a passé une grande partie de sa jeunesse, sans oublier les Abruzzes liées aux années d'exil aux côtés de son premier mari, Leone Ginzburg le résistant antifasciste. Les lieux, ce sont les maisons bien sûr, mais aussi les rues (*La strada che va in città*), les fenêtres (celles de Calvino qui lui font face à Rome), les quartiers, pour finir les cimetières avec leurs pierres tombales et leurs inscriptions : le cimetière du Verano où elle repose avec son second mari, Gabriele Baldini et leur fille handicapée, Susanna, le cimetière juif où se trouve Leone Ginzburg, « *uomo sereno e giusto che all'ideale di un'umanità migliore voto' se stesso fino al sacrificio estremo* », mort en '44 dans la prison de Regina Coeli. Sandra Petrignani excelle à faire parler les lieux. (Elle avait précédemment publié *La scrittrice abita qui* (2011))

Les autres approches sont plus traditionnelles mais tout aussi minutieuses : archives, interviews, lecture minutieuse des œuvres, mises en regard d'univers symétriques ou opposés,

avec Elsa Morante en particulier, la grande amie capricieuse, selon elle « le plus grand écrivain contemporain » p388, confrontations avec la critique. Dans ce domaine les références sont nombreuses mais c'est la figure de Cesare Garboli, l'ami, qui domine et vient enrichir le propos et éclairer d'un sourire le visage plutôt austère qu'offrent les photos, photos d'une vie que la souffrance n'a pas épargnée.

Ce travail d'enquête débouche sur un portrait infiniment riche, portrait d'une femme écrivain à l'écriture sobre qui sait signifier beaucoup en disant peu, qui puise ses thèmes dans la vie quotidienne, la famille, l'autobiographie, toujours en quête d'une vérité qui reflète l'époque et la vie, dotée surtout d'une conscience morale jamais démentie qui s'exprime aussi dans l'écriture journalistique : elle publie dans *Il Mondo*, *Il Corriere*, *La Stampa*, participe au grand débat culturel et politique. Elle sera aussi élue députée en 1983.

Natalia Ginzburg a aussi été traductrice : très jeune elle traduit Proust (*Du côté de chez Swann*, *La strada di Swann*), Flaubert ensuite (*Madame Bovary*), Maupassant (l'auteur préféré de Leone dont elle traduit *Une Vie* juste avant de mourir).

Mais la vie de Natalia Ginzburg est surtout indissociable de la maison d'édition Einaudi, fondée en 1933, dont elle est un des piliers. Seule femme aux côtés d'hommes forts et fragiles, le Divo Giulio, Pavese, Leone Ginzburg, elle a conquis ce titre de *corsaire* qui évoque aussi Pasolini. Pour le plus grand bonheur du lecteur, Sandra Pettrignani redonne vie à ces grandes figures du XXème siècle italien qui « cherchaient la culture, l'utopie, la vie, qui cherchaient pour chercher » (Beppe Orefice). Lire *La Corsara* c'est se promener aux côtés de Pavese, d'Elsa Morante, de Moravia, Fellini, Rosetta Loy et bien sûr Garboli, Calvino, Berlinguer et tous ceux qu'un index très complet rappelle à la fin d'un livre si documenté qu'il préserve, paradoxalement, le mystère de celle qu'on appelait Natalia, Nat ou Nata mais qui reste la Ginzburg que le lecteur de ce portrait a hâte de retrouver dans ses livres.

Cf « Cercavamo la cultura, cercavamo l'utopia, cercavamo la vita, cercavamo per cercare »

Beppe Orefice

Le miroir brisé

p.131,134 : la mort de Leone, ses derniers mots à sa femme

films : Bergman